

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARET

De Louis de Courten qui eut la tradition
des poètes français

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 107-110

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

De Louis de Courten

qui eut la tradition des poètes français

Nous ne savons pas en être fiers, nous autres Valaisans. Je parie même que parmi tous ceux-là qui sont les princes de la génération montante, la plupart ne l'ont jamais lu, si tant est qu'ils en aient ouï parler. Et pourtant, « il est loin d'être de la petite bière » comme disait quelqu'un qui fut un grand homme, et nos ministres ordonneront encore bien des dragages au fond du Rhône avant d'en ramener une argile comme celle qui fit cette tête-là.

Et d'abord c'était un vrai Valaisan, de race saine et vigoureuse et d'âme à forte carrure « que sa jeunesse enivre, et qui sent dans son cœur chanter éperdument tout l'orgueil de la vie » ; Valaisan du physique aussi : front et figure larges, les yeux un peu perdus à la poursuite de quelque rêve, avec, au coin, une lueur de finesse malicieuse ; et la bouche entr'ouverte aux railleries et aux mots d'esprit : une vraie tête de poète.

Il y en a d'autres, évidemment, de ces natures-là, et fort heureusement pour notre pays et pour les Anglais ; mais il leur manque, à ceux-là, l'art divin des belles écritures. Tandis que lui, il avait la main souple à toutes les choses des poètes, forte ou légère, aux gestes harmonieux tantôt comme la grâce des tailles, et tantôt doux comme « le sourire aimé des châtelaines d'autrefois ». Car il est amoureux des temps de jadis. En vrai artiste, il a compris que le passé, par ce qu'il renferme d'inconnu et d'un peu mystérieux, est une plaine de poésie. Et puis, l'attrance naturelle, pour les âmes rêveuses, de réveiller les choses et les êtres endormis il y a très longtemps.

Il est rêveur:

Dites-moi sous quels cieux, dans quels pays lointains...
Fleurit encor la douce et naïve Légende...
.....Et je demande
A vivre en ce pays charmant...

Et son amour de la nature, et sa manière de la sentir nous montre bien ce penchant, qui est de tous les vrais poètes. Ses nombreuses pièces descriptives feraient voir en lui plutôt un peintre et un sculpteur. Mais il en a quelques autres où transparait son âme, et elle est charmante, toute pleine de choses si humaines, de sensibilité, de patriotisme :

J'ai l'âme toujours attendrie,
Et j'ai des larmes dans les yeux,
Lorsque je songe à ma Patrie,
A là terre de mes aïeux.

d'attraction vers les humbles :

Et j'ai songé souvent combien il serait doux
De s'endormir, au soir d'une inféconde vie,
Pannis ces paysans qui valent mieux que nous.

Il a aussi cette flamme de jeunesse et d'enthousiasme qui n'est point pour nous déplaire, surtout quand elle jaillit de vers aussi fermes et pleins.

Je suis jeune. Le sang qui tourmente ma chair
Bat gaîment dans mon coeur et brûle dans mes veines.
... Et je chante et je ris. Qu'on me raille ou me plaigne,
N'importe, si je sens que mon âme frémit...

Avec, en regard, l'exquise mélancolie verlainienne ; et aussi, parfois, de sombres désirs, une envie de s'en aller, comme dans cette étrange pièce intitulée : « Presentiment » :

J'aime à le rencontrer sur le bord de ma route ;
Il est déjà bien vieux, ses cheveux sont tout gris..
Oui, je veux t'accueillir comme un ami ! Mon âme
Te devra ce repos si doux que, goutte à goutte.
Tu verses dans mon sein, ô pâle fossoyeur
Que j'aime à rencontrer sur le bord de ma route !
... Quand me feras-tu donc ce beau lit nuptial ?..

Son plus grand mérite est d'être lui. Il est un sincère. A l'âge où l'on pille encore les vergers d'autrui, il laboure son champ ; et la terre est généreuse, et pousse des épis dorés et drus en gerbes claires comme du beau soleil. Car il ne suffit pas d'être original et on peut l'être aussi en plantant des choux ; lui, il l'est de la bonne façon, qui est d'être supérieur aux autres du troupeau.

C'est surtout par l'art de peindre qu'il vaut. Peindre les choses et peindre aussi les sensations et les provoquer, ce qui est l'art vrai. Il sait les mots qui font voir, et qui font surgir l'objet :

La flamme ardente et claire au plafond obscurci
Caracole...

Une source.

Et, saisi tout à coup d'un convulsif hoquet.
Un râle de limon crayonne sa surface.

Le foin mûr...

Dégringole et s'abat comme un mur qui s'effrite.

Il sait la valeur musicale des mots :

Le bardit est rythmé par quatre cents poitrines.
L'amer sanglot du vent qui lourdement ahane,
La voix d'un gond rouillé qui grince comme un râle.

Il a des vers d'une extrême douceur :

Les angélus lointains mourant dans la nuit douce...
C'est l'heure harmonieuse et mourante. Le jour
Sachève, s'ensablant de torpeur et de doute...
Pour que l'effeuillement des roses automnales
Fassent votre sommeil plus profond et plus doux.
...Le crayon d'un Latour

Ou d'une Rosalba, qui savaient rendre exquises
Les grâces du sourire aux lèvres des marquises.
De languides senteurs d'iris et de cycas
Baignent le salon rose aux lourdes draperies...

Et ils sont nombreux ; son livre en est tout parfumé,
de ces beaux vers-là.

Et enfin, il sait donner, chose rare et difficile, l'impression d'un sentiment ou d'une douleur :

Je te prendrais ainsi doucement dans mes bras,
Et je me pencherais, à l'heure où la nuit tombe,
Près de toi, pour te dire, à l'oreille, tout bas.
De consoler mon âme en préparant ma tombe.

Tenez, en le feuilletant, il me prend la très raisonnable envie de le citer en entier ; je suis charmé d'un poète qui éprouvait une langueur au souvenir des vers exquis de celui qu'il appelait « le grand Verlaine ». Et il

rappelle si bien Hérédia : même pittoresque, mêmes ciselures du verbe, avec de Courten, ce quelque chose de valaisan, qui est encore, en somme, la meilleure chose du monde.

Je ne sais si on en saura beaucoup plus long après ces bonnes paroles. A propos, je me souviens d'un professeur qui nous reprochait, en fait de mathématiques, de « reculer les bornes du galimatias ». Il avait peut-être raison, et nous aussi. Mais, sans vouloir établir entre cette histoire et ce qui précède une relation qu'il ne saurait y avoir, je vous inviterai, tous tant que vous êtes, si vous voulez être au clair sur nos poètes, en même temps qu'avoir du plaisir de lire « Terre valaisanne », de Louis de Courten. Et je suis convaincu, soit que vous commenciez par les premières pages, soit que — et c'est ce qui arrive le plus souvent — vous ouvriez le livre au milieu, que vous irez jusqu'au bout.

Vous lirez « Soir de Pluie », vous lirez « Médaillon d'aïeule », vous lirez « Larme d'Evêque », et « Volupté », et « La Veillée d'armes » d'allure fièrement épique et d'airain sonore ; vous lirez tout, et j'aurai atteint mon but, que l'on connaisse et aime, chez nous, celui qui fut un vrai poète, un catholique et un patriote — ce qui est aussi rare, me semble-t-il, qu'un pilote d'avion ou un chef des Pieds-nickelés.

Il eut une mort tragique ; il s'en est allé avant la moisson, en plein temps d'espoir et de promesses, âgé de vingt-cinq ans. On entrevoit qu'il serait devenu une manière de poète épique et, sinon très grand, du moins, je ne crains pas de le dire, au-dessus de ceux qui sont de « bons poètes ».

Sa légende des siècles, à lui, eût été une « Légende de la Patrie », où il aurait fait vivre les grands monts qu'il aimait tant, et l'histoire d'autrefois. — Lisez les chapitres des « Anciens âges ». — Il nous laisse le regretter ; et c'est doux à la fois et attristant. Car il eût pu nous donner ce que nous n'avons pas en Valais, puisque M. le Chanoine Gross a déserté, un vrai poète et qui aime son art.

C'était un beau jeune homme. Et puis, il faisait de beaux vers autant qu'homme de France. Et puis, mon ami Paul l'aime bien.

Albert MARET.